

Tangence



Solo d'un violon en trois temps

Yves Beauchemin, *Le second violon*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1996, 556 p.

Sophie Jalbert

Number 54, March 1997

Poétique du Livre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025941ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025941ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jalbert, S. (1997). Review of [Solo d'un violon en trois temps / Yves Beauchemin, *Le second violon*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1996, 556 p.] *Tangence*, (54), 127–129. <https://doi.org/10.7202/025941ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

d é l i a n t

Solo d'un violon en trois temps

Yves Beauchemin, *Le second violon*, Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1996, 556 p.

Il se sentait comme un verre de polystyrène emporté par un ouragan, regrettant le fond de poubelle où il aurait normalement dû finir ses jours.
(p. 361)

Époux d'une femme intelligente, père de trois enfants et chroniqueur d'un quotidien montréalais, Nicolas Rivard pourrait se réjouir de cette vie réussie. Pourtant, il ne s'avoue pas satisfait et croit même passer à côté de la vraie vie. L'arrivée de ses 45 ans lui crie qu'il fait partie de ce troupeau de gens aveuglément comblés par leur vie routinière, rangée et terne. La mort de son ami François Durivage, écrivain hors pair, lui ouvre d'autant plus les yeux sur son destin pitoyable. Ces deux hommes, gémellaires en apparence — tous deux fous de littérature et avides de succès —, se distinguent d'un seul point : l'un a réussi et l'autre a lamentablement échoué. Nicolas a toujours été le second violon de François. Très ironique comme position, lorsque l'on découvre au fil du récit que le seul échappatoire du personnage demeure la musique, qu'il écoute lors de moments particulièrement pénibles.

Le décès de François permet à Nicolas de renaître, de s'émanciper et de cesser d'être aimé parce qu'il est l'ami de l'autre. Sa mort devient presque un soulagement. Cependant, on verra que la présence de l'écrivain se fera encore plus lourde... Doté de cette fausse liberté et d'une tonne d'espoir, Nicolas croit pouvoir changer sa vie avant la cinquantaine, ce qui amène chez lui d'ultimes désirs : un immense besoin de célébrité, d'estime et d'aventures. Il doit se démarquer de cette foule montréalaise amorphe. Il estime mériter mieux que les petits plaisirs quotidiens que sa propre vie lui procure.

Atteint d'une jalousie excessive de plus en plus évidente, il voudra crever le plafond et faire voir à tous qu'il peut réussir, lui aussi. La première étape de sa renaissance l'amène à s'exiler du lieu clos que constitue Montréal et sa petite famille, pour jouer l'infidèle avec la femme de son défunt ami. En voulant s'approprier de ce que François chérissait le plus, il confirme d'autant plus sa jalousie à l'égard du mort. Cherchant à revivre et à retrouver sa jeunesse oubliée, il vivra aussi une aventure torride avec une jeune fille rencontrée dans les profondeurs du métro. Il exploitera toute la beauté, la pureté et la jeunesse de la dénommée Moineau. Cependant, cette dernière lui fera découvrir les mauvais côtés de la vie tumultueuse et désordonnée. Premier échec qu'il ne comprendra que beaucoup plus tard.

La prochaine phase de sa découverte de lui-même se voue aussi à l'échec. Sa soif de nouveautés et d'aventures le fait quitter son poste de chroniqueur aux affaires municipales pour travailler avec un oncle corrompu et matérialiste. Sans le savoir, il tente de réussir comme d'autres l'ont fait, et non comme lui-même le devrait. Il écrira dans une toilette obscure et puante du cégep de Sainte-Foy, se souvenant que François écrivait ses meilleurs romans dans des conditions précaires et insalubres. Nicolas se rendra compte qu'il lui est impossible de réussir en affaires comme son oncle, qu'il ne peut écrire comme François, qu'il ne peut imiter les succès d'autrui.

Il trempera ensuite dans une affaire scandaleuse impliquant un ministre retors dont il publiera les méfaits. Succès éclatant durant quelques jours, Nicolas comprendra que la bonheur ne se retrouve pas toujours dans la gloire et le pouvoir. Ce troisième échec lui fait regretter amèrement sa vie antérieure. Inconsciemment, le personnage oriente sa recherche du bonheur à

travers les plus flagrants stéréotypes de la société. Nicolas s'abandonne à la *recette-miracle* menant au bonheur : relation extra-conjugale, voyage en guise de fuite, pouvoir. Sa quête identitaire s'en trouve faussée à l'avance, et la naissance du vrai Nicolas Rivard plus lente à s'accomplir.

Passant par toute la gamme des sentiments contradictoires et par maintes expériences décevantes, Nicolas découvre peu à peu sa véritable identité. Aidé par un ami pour qui les progrès de sa femme malade semblent les plus belles réjouissances, par un abbé brisé par la vieillesse mais dont le cœur a su rester jeune, par une petite fille rousse dont la voix se répercute après chacune de ses mauvaises actions, il prend conscience de l'absurdité de plusieurs de ses actions et réalise ses échecs. La *cure de jouvence* est impossible, il doit se reprendre en main. Sa quête ultime du vrai bonheur, nécessitée par la crise existentielle de la pré-cinquantaine, a presque ruiné son couple, sa famille, sa vie. Toutefois, ces épreuves ne restent pas vaines et lui apportent quelques certitudes : il a oublié qu'il aimait sa femme, sa vie bien à lui, ses propres qualités et non celles des autres. Nicolas Rivard renaît dans sa propre peau, et redécouvre enfin la voie du bonheur raisonnable.

Sophie Jalbert